

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Direction (Washington, D. C., etc.) and Temperature (Farenheit, Centigrade).

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 28 mai.—Temp. —averses et plus frais vendredi; averses samedi; vent frais du sud augmentant.

La Candidature de M. Roosevelt ET LE SENATEUR HANNA.

De tous les hommes publics qui sont entrés à la Maison Blanche, soit directement par suite du vote populaire, soit indirectement par suite du décès inattendu du président, il n'en est pas qui ait affecté des allures aussi étranges que M. Roosevelt. Quand il poursuit une idée, il ne l'abandonne jamais.

Il a fait preuve en cette occasion d'une obstination indomptable; la question n'est pas encore réglée, et il tient bon avec autant de tenacité que le premier jour.

A un moment donné, il s'est, sans raison apparente, déclaré pour la question des noirs, et il a apporté dans cette nouvelle discussion la même tenacité que dans sa lutte en faveur du traité de réciprocité avec la Reine des Antilles, et il a malheureusement réussi à créer dans le pays une division qui n'existaient pas, et à séparer le pays en deux parts: le parti blanc et le parti noir.

Le voici maintenant qui s'enflamme pour son élection à la présidence. C'est à un crime horrible qu'il doit l'honneur de gouverner les Etats Unis; il veut maintenant tenir la présidence directement au vote populaire. C'est à un droit que personne ne lui conteste, et il a, à la Maison Blanche, fait preuve de certaines qualités personnelles qui lui permettent de poser sa candidature devant le corps électoral.

Malheureusement, ses allures un peu trop conquérantes, ses entreprises intempestives ont blessé bien des esprits, froisés des amours-propres bien légitimes et sa candidature rencontre jusqu'à dans son propre parti, des oppositions qui peuvent lui être funestes.

C'est à faire disparaître ces oppositions qu'il travaille, et il apporte dans cette nouvelle entreprise les mêmes défauts que dans les précédentes.

Pour obtenir sagement la majorité dans les grandes élections qui se préparent pour 1904, il a cherché à s'assurer l'appui d'une convention d'Etat qui joue un rôle dans les élections générales, celui de la Convention de l'Ohio. Il s'est, dans ce but, adressé au sénateur Hanna et l'a prié de faire appuyer sa candidature par la Convention de l'Ohio, qui va se réunir prochainement.

On sait que M. Hanna est loin d'être un partisan de M. Roosevelt. Ces deux personnages n'ont jamais pu s'entendre. Si même, lors des élections de 1900, M. Hanna a voté pour M. Roosevelt, c'était pour se débarrasser de lui et le réélire dans un emploi où sa personnalité encombrante n'était nullement dangereuse.

A l'époque de cette élection M. Hanna ne prévoyait pas l'assassinat de M. McKinley. S'il vient encore de s'engager à faire soutenir la candidature du président actuel, c'est qu'il ne pouvait faire autrement.

Notre Bureau de Santé d'Etat.

Nos lecteurs savent de quelle autorité joint notre Bureau de Santé d'Etat dans le monde sanitaire américain et européen.

Depuis quelques années, il a opéré ici, de véritables prodiges. D'une ville qui, depuis longtemps, était un foyer presque permanent de la plus cruelle des épidémies, il a fait un des centres de population les plus sains du globe.

A force d'études intelligentes et d'expériences dirigées avec une prudence et une perspicacité véritablement merveilleuses, il a réussi à chasser de notre port et de nos campagnes un fléau qui répandait partout la terreur. Ce n'est pas un compliment banal que nous lui envoyons ici; ce n'est pas un vulgaire amour de clocher qui nous fait parler. C'est le cri qui s'échappe de toutes les poitrines; et ce qui prouve qu'il est sincère, c'est que cette ville est devenue le rendez-vous de toutes les réunions et de toutes les fêtes.

Comme nous avons eu longtemps une terrible voisine, sujette pendant plus d'un siècle aux mêmes épidémies que nous et qu'elle vient de s'en débarrasser, comme nous l'avons fait nous-mêmes, notre Bureau de Santé, toujours aux aguets, toujours à la recherche de nouvelles améliorations sanitaires, a voulu se rendre compte des procédés de sanitation mis en œuvre à Cuba et les comparer avec les nôtres pour en tirer profit, s'il était possible.

L'épreuve, nous devons le déclarer, a été complète. Les autorités sanitaires de là-bas se sont entendues avec les nôtres, et toutes ont travaillé ensemble, fraternellement. Aucune n'a conservé le moindre secret pour l'autre.

De cette épreuve, nous le disons hautement, le Bureau de la Louisiane est sorti triomphant. Presque pas de changements à opérer d'un côté ou de l'autre. Les principes et leurs applications sont à peu près les mêmes.

De cette épreuve qui fait le plus grand honneur aux uns et aux autres, il résulte un grand bien pour tous — Fraternité dans les sentiments, harmonie dans les idées, émulation dans les appuis; d'où, redoublement dans les succès des travaux suivant cette grande parole plus vraie ici que partout ailleurs: l'Union fait la force.

Espions arrêtés.

Un correspondant de Nancy écrit qu'un commissaire spécial attaché à la direction de la Sûreté générale de Paris a mis en état d'arrestation le 13 de ce mois, un nommé Baliguet, accusé d'espionnage.

Baliguet est un ancien agent des postes de Paris, qui fut révoqué en 1896 comme ayant été, sinon l'auteur, du moins l'instigateur du vol d'un sac de dépêches. Il était établi à Nancy comme marchand de cafés depuis 1902; précédemment, il habitait Reims.

Les soupçons de la police locale avaient été éveillés par les allures louches de Baliguet et de sa femme, qui faisaient de fréquents voyages à Reims et à Strasbourg. On avait, de plus, acquis la certitude que Baliguet s'employait à rechercher des agents pour le compte de l'Allemagne.

En présence de ces soupçons, la direction de la Sûreté générale envoya à Nancy un commissaire spécial, dont la mission était d'organiser une surveillance très active sur les faits et gestes de Baliguet. Il ne fallait pas songer, en effet, à couvrir cette surveillance aux agents de la frontière de l'Est, qui tous étaient connus de Baliguet. Le fonctionnaire parisien de la Sûreté générale ne tarda pas à apprendre, d'une façon très sûre, que Baliguet était bien un espion à la solde du gouvernement allemand, et qu'il lui livrait des documents militaires.

Le parquet, qui a été saisi aussitôt de cette grave affaire, décréta immédiatement un mandat d'amener contre Baliguet, et son arrestation a pu être opérée mercredi soir.

En même temps, un autre mandat d'amener était décerné par le parquet de Nancy contre la femme Baliguet, partie la veille pour Lyon, sous le prétexte qu'elle n'a pu encore être vérifiée à l'enterrement de sa sœur.

M. Jonnart à Alger.

M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, est arrivé récemment à Alger, à bord du "Duc de Bragance", courrier régulier de Marseille à Alger.

Dans les rues l'animation était grande; les balcons étaient noirs de monde; les édifices publics et de nombreuses maisons particulières avaient arboré des drapeaux français.

Dès que le "Duc de Bragance", portant pavillon du gouverneur général, a franchi la passe, le canot particulier du gouverneur, portant M. Varnier, secrétaire général, s'est avancé. M. Jonnart y a pris place avec MM. Raymond Aynard, son chef de cabinet, et David, sous-chef, et les officiers de sa maison militaire. Cinq minutes après le canot accostait au quai de l'Amirauté.

A l'allocution de bienvenue que lui a adressée le maire, le gouverneur général a répondu par un discours dont voici le passage principal:

Je vous remercie, monsieur le maire, des paroles cordiales de bienvenue que vous voulez bien m'adresser. Votre accueil me touche vivement, mais ne me surprend pas. C'est en effet un ami, un vieil ami qui vous revient, et, mieux que personne, je sais que les Algériens n'oublient pas, qu'ils aiment ceux qui les aiment et se dévouent à leur cause. Vous pardonneront-ils à

FLEUR A LA MODE.

Il s'agit, on le devine, des "Bougainvillées" qui ont en tant de années ces jours-ci et qui figurent, notamment, en première place dans la décoration florale des diners et des réceptions données en l'honneur d'Edouard VII.

Originaires du Brésil, la "Bougainvillée" est une plante grimpante dont les rameaux fleurissent en "panicule", c'est-à-dire une clochette, rose, violette, quelconque jaune, du plus ravissant effet.

Elle fut introduite en France par les botanistes qui avaient accompagné le célèbre Bougainville dans l'un de ses nombreux voyages autour du monde, et il a fallu plus d'un siècle à nos horticulteurs pour acclimater chez nous cette fleur ultra-exotique et délicate entre toutes.

C'est le botaniste genevois de Candolle qui la baptisa du nom de grand navigateur, lequel, après une carrière aussi longue que périlleuse, mourut paisiblement, en 1811, dans un modeste logis de la rue de la Banque, au No 5, ainsi qu'en témoigne une plaque de marbre blanc.

Avoir découvert des mers, des îles, des archipels entiers; leur avoir donné son nom et devenir, par un hommage posthume, le parrain d'une fleur aux corolles fragiles, qui fait réjouir la joie de nos élégantes Parisiennes, voilà un destin bizarre et poétique.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Le programme de ce soir: Marche "Belle of Chicago", Sousa. The Fete of the Gnomes, Ascher. Fanfare Militaire, Hoffman. Ouverture Militaire, Mendelssohn. Invitation à la Valse, Weber. Deux pages de l'Opera "Tannhauser", Wagner. (a) Pilgrims chorus. (b) Evening star. (c) Baritone obligato, M. Vic. Eimhorn. The mail coach in the forest, Schaefer. Cornet in the distance, M. A. Veazey. "Mignon", Thomas. Réminiscences, de Verdi. Chant par le cornet "Violet", Musical Gossip, Eugène. Marche "Cedar Point", Ackley.

PARC ATHLETIQUE.

Ce n'est décidément pas un succès éphémère que celui de

"King Capital".

Il est durable et il s'accroît tous les jours d'avantage. La pièce est fort, très mouvementée. La partition fait honneur à l'auteur, M. Wehrman, notre meilleur compositeur; enfin elle est remarquablement bien interprétée par la troupe Olympique. De là le succès auquel nous assistons.

Dimanche, première de la "Mascotte" qui sera répétée lundi, mardi et mercredi. Jeudi de la semaine prochaine, "The Chimes of Normandy", (Les Cloches de Corneville).

CORRESPONDANCE.

Nous recevons de l'Athénée Louisianais la très aimable lettre que voici:

Nouvelle-Orléans, mai, 1903. Monsieur l'Editeur,

Cher Monsieur, Les membres de l'Athénée Louisianais, par un vote unanime, vous offrent leurs remerciements pour le gracieux appui que vous avez toujours accordé à leur Société et pour votre grande générosité en mettant les comités de l'Athénée à leur disposition pour la publication des programmes des concours annuels.

Je me fais donc l'interprète de tous mes collègues en vous priant, cher Monsieur, de croire à notre respectueux dévouement et à notre profonde reconnaissance.

Le secrétaire perpétuel, ERS. ROGERS.

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

A la Chambre des Communes.

Londres, 25 mai.—A propos de l'ajournement pour les fêtes de la Pentecôte Sir Charles Dilke, un libéral avancé, a soulevé aujourd'hui une discussion des vues fiscales récemment émises par le secrétaire colonial Chamberlain.

Sir Charles a maintenu que M. Chamberlain avait suggéré un changement révolutionnaire dans la politique du gouvernement, changement contraire à toutes les traditions et à l'opinion de l'immense majorité du parlement. Il a ajouté que s'il estimait que la politique gouvernementale exposée à la récente conférence coloniale fut dangereuse, elle était loin de l'être autant que celle qui est actuellement suggérée.

Le premier ministre Balfour a d'abord dit que Sir Charles Dilke avait tenté d'amener un désaccord entre le secrétaire colonial et lui, mais que toute tentative de ce genre échouerait.

Il a soutenu qu'après la conférence coloniale M. Chamberlain devait soumettre le traitement commercial préférentiel à la discussion publique.

M. Balfour a dénoncé avec dédain l'agitation des drapeaux du protectionnisme et du libre-échange en lambeaux et mangés aux mites dans une controverse aussi éloignée que les deux pôles de la controverse d'il y a un demi-siècle.

Le premier ministre a alors montré la tendance à l'élevation d'une muraille douanière contre les marchandises anglaises, et il a déclaré que le temps était venu de discuter publiquement si la doctrine d'après laquelle les revenus ne doivent jamais être augmentés sinon pour faire face à des dépenses, ne doit pas être abandonnée.

Nomination de Wu Ting Fang.

Pékin, Chine, 28 mai.—Un édit impérial lancé aujourd'hui nomme Wu Ting Fang, ancien ministre de Chine à Washington, membre du ministère des affaires étrangères. Cette nomination crée pratiquement de nouvelles fonctions.

Le séjour de l'escadre américaine à Kiel.

Berlin, Allemagne, 28 mai.—Le ministre des affaires étrangères d'Allemagne est informé officiellement que l'escadre américaine des eaux européennes arrivera à Kiel le 25 juin.

Le chancelier Von Bulow est très heureux et il dit que l'empereur sera très content.

L'empereur, le prince Henri et le comte Von Bulow prendront part à la réception des officiers américains.

Le Yacht Club impérial a réservé \$10000 pour les dépenses de la semaine.

MARINS NOYES.

Lunenburg, Nouvelle-Ecosse, 28 mai.—Des avis reçus de Terre-Neuve annoncent que quatre hommes de l'équipage du schooner Peerless, de Lunenburg, se sont noyés, et que quatorze hommes d'un vapeur dont le nom n'est pas donné mais qui est également de Lunenburg, ont péri.

Traffic suspendu à Des Moines.

Des Moines, Iowa, 28 mai.—Le trafic des cars des rues a été suspendu à trois heures de l'après-midi, l'eau ayant submergé l'usine de force motrice.

Une brèche s'est produite dans la levée de Nord Des Moines, inondant un vaste quartier de résidents.

Les nouvelles de divers points de l'Etat ne sont pas rassurantes. A Cedar Falls la rivière Cedar a monté soudainement durant la nuit, et nombre de personnes ont dû être recueillies aux étages supérieurs dans des bateaux.

Les rivières Middle et Little Sioux ont atteint le plus haut niveau connu jusqu'ici.

Les communications sont rétablies avec Audubon, et on apprend que sept enfants ont été grièvement blessés à cet endroit jeudi dernier dans un tornado. Cinq personnes ont été blessées à Brooks.

LA PESTE.

Washington, 28 mai.—Le service des hôpitaux de la marine et le bureau de salubrité publique sont avertis que la peste a éclaté à Yokohama, Japon, et à Iquique, Chili.

Les inondations de l'Iowa.

Des Moines, Iowa, 28 mai.—Des centaines de familles sont chassées de leurs demeures par l'inondation qui s'approche du record sans précédent de l'an dernier.

Des rapports indiquent qu'à des points situés au-dessus de Des Moines le niveau de l'eau continue à monter d'une façon effrayante.

La nuit entière des hommes par vingtaines ont surveillé les rives et aidé les habitants des terres basses à enlever leurs meubles et leurs effets.

A huit heures la levée de la rivière Des Moines s'est rompue en face de la rue Maurice et cent cinquante maisons ont été inondées avec une rapidité incroyable. Les habitants ont été forcés de se sauturer pour échapper à la mort.

La rivière Raccoon marche de pair avec la rivière Des Moines. Elle a dévasté un immense territoire dans le sud-ouest de l'Etat. A neuf heures 45 l'arche centrale du pont de \$25,000 en cours de construction a été emportée.

Les débris, emportés par le courant, ont mis en danger le pont du chemin de fer. Les dégâts au nouveau pont s'élevaient \$30,000.

Nouvelles de la République Argentine.

San Francisco, 28 mai.—Le capitaine J. K. Wiggins, anciennement du 44ème régiment d'infanterie de volontaires aux Philippines, est arrivé par le steamer Menzies de la ligne Cosmos, de Patagonie, où il s'occupait de l'exploitation de mines d'or depuis un an.

Il dit que la République Argentine a une colonie pénale composée des condamnés à vie des cours militaires et civiles sur Staten Island.

Pendant que l'on transfère la prison à Ushliak, il y a peu de temps, 50 des prisonniers se sont évadés et ont saisi des armes et des munitions, et depuis lors répandent la terreur parmi les résidents.

Des meurtres se commettent journellement et la situation devient si grave que le gouvernement a donné l'ordre de fusiller les bandits à vie.

Le veille du départ du capitaine sur le steamer à Punta Arenas le chef de police fut tué.

Le gouvernement a offert une récompense de cent livres sterling par tête d'Anaha, une tribu sauvage indomptée de l'intérieur.

J. K. Riffel, un éleveur de moutons de la Terre de Feu, arrivé par le même steamer, dit qu'il y a en moyenne un naufrage par semaine sur les côtes de la Terre de Feu. Une barque anglaise s'est brisée dans les environs juste avant son départ pour la Californie.

LE DECRET DE CASTRO.

Washington, 28 mai.—A la légation du Venezuela à Washington le décret du président Castro est regardé comme un incident de sa campagne contre les révolutionnaires.

Tous les ports mentionnés, à l'exception de Bolivar et de La Bella, sont, dit-on, sans importance, et presque tous sont au pouvoir de bandes révolutionnaires.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

No. 2. Commencé le 27, 1903.

LES SIRENES

Par Jean Reibrach.

Suite.

—A moins de monter soi-même sur des machines. Et c'est ce qui arrivera. Personne n'ira plus à pied. On tirera même par désappointement de marcher. En ce moment, on voit disputer des records de vitesse à l'aide de toutes sortes d'engins. Et bien! laissez passer une génération, et l'on verra des gens établir le

record d'une marche de fond pour un kilomètre à pied, pour un hectomètre. Un bonhomme qui gagnera le prix de traverser à pied la place de la Concorde deviendra célèbre dans le monde entier.

—Ce ne sera pas moi! dit Landoire.

Le canot coulait dans l'ombre. Sur tout le côté gauche de la rivière, des jardins s'avançaient jusqu'au bord de l'eau, que surplombaient les branches touffues de grands arbres. Et les constructions, tout au fond, s'entrevoient à travers des massifs. Des suspensions loissantes, par les fenêtres ouvertes, dans la pénombre des salles à manger. Et, parfois, sur un banc, quelqu'un apparaissait, immobile, les yeux tournés vers le bateau. Deux ou trois saluts furent échangés.

Les jardins cessèrent. On sortait de la ville.

—C'est moi, dit Marthe, tandis que les ombrelles se rouvraient dans le soleil, est vraiment délicieux.

—Oui, répondit Albert Landoire. Le plus joli moment pour y passer est le soir, après le coucher du soleil.

Comme on touchait aux premiers arbres de la forêt, Lurean donna quelques renseignements. La plus grande partie en était louée, pour dix chasses, à de grands banquiers de Paris; de sorte que presque partout, des

grillages empêchaient de pénétrer. Sur d'autres points, l'on faisait de grandes coupes. A part de très beaux arbres, qu'on réservait; ceux-là justement qu'ils voyaient marqués de cercles de couleur, on abattait, chaque année, un des vingt lots qui divisaient les bois, de sorte qu'au bout de vingt ans la forêt était à peu près renouvelée.

—En ce moment, ajouta Albert, elle est tellement dérangée de gibier qu'on a dû faire venir d'Angleterre un millier d'œufs de faisans pour repepler.

—Et comment? demanda Marthe.

—On fait couvrir les cèpes par des poules. On les élève ensuite avec des œufs de faisans. Quand ils sont grands, ils prennent leur vol. C'est même assez intéressant à voir. Même lorsqu'ils commencent à voler, ils accourent encore, à l'heure des repas, au effet des gardes.

Puis, tirant sa montre: —Si vous voulez, peut-être arriverions nous à temps?

—Oh! fit Marthe, cela me ferait trop de peine, si je m'intéressais à ces petites bêtes, de songer qu'on ne les élève ainsi que pour les tuer ensuite.

—Dame! s'étonna Edmée, que voulez vous qu'on en fasse? —Qu'on les laisse vivre! Ce serait si joli dans les bois! —Oh! bien! tout, alors, et les perdrix et les lièvres! C'est rudement bon à manger!

—Fichtre! dit Lurean, un bon civet!

—Une bonne perdrix aux choux! appuya Landoire.

La conversation tournait à la cuisine. Des mets on aborda les vins du pays.

Albert et Marthe alors s'éloignèrent. La jeune fille laissait aller au fil de l'eau une rêverie confuse. L'eau clapotait, près d'elle, contre la barque. Presque clair, le soleil la teignait d'émeraudes; des diamants s'élevaient à l'extrémité des rameaux, et, à l'arrière du bateau, elle s'élevait en une nappe moirée par places à des souffles d'air, tantôt d'une apparence immobile d'étain fondu, tantôt frissonnante de paillettes d'argent, et tout à tour elle était grise ou bien, selon qu'il passait quelque nuage ou que le ciel était pur. Il en venait une odeur fraîche et marine, qui se mêlait à l'odeur des prairies vertes, à la senteur résineuse des pins, aux parfums des dernières fleurs d'acacias.

—C'est très bon en beignets, les acacias! dit Edmée.

Marthe sourit doucement, renouant le sourire imperceptible d'Albert. Puis tous deux reprirent leur rêverie. Albert regardait Edmée. Elle s'était, à sa coutume, endimanchée. Son chapeau, trop chargé, portait des fleurs rouges, pour étaler un peu, sans doute, la santé de ses joues; et là-dessous ses yeux

noirs, sans nuances, sans reflets, concouraient à évoquer l'idée d'une poupée de porcelaine. Son corset la serrait fort; sa main, qui tenait l'ombrelle, semblait énorme. Marthe, simplement, avait un canotier de paille orné de telle façon, et son costume noir la grandissait, accusant discrètement l'harmonie de ses formes. Sa main gantée de clair, demeurait fine et nerveuse.

Une rangée de peupliers jeta une portée d'ombre. Comme les ombrelles s'abaissèrent; —Mademoiselle, dit Landoire, je vous demanderai la permission, n'est-ce pas? comme toutes ces dames!

Il préparait son appareil; et Marthe avait à peine encore saisi la demande qu'il lui adressait que déjà l'objectif était braqué, le cliché tiré.

Marthe éprouva une légère contrariété.

—Tu aurais bien pu, dit Albert à Landoire, attendre que mademoiselle te donnât la permission.

—Oh! bien! s'écria Edmée; moi, il m'en a tiré plus de vingt. Ça n'est-ce que cela peut faire?

Et Landoire, pour s'exercer; —Mademoiselle, puisque vous êtes en groupe, avec Mlle Edmée!

—Peste! dit Edmée, comme vous avez pris la défense de cette belle personne!

—Ma chère Edmée, n'est-elle pas notre hôtesse? Qui donc la défendrait sinon moi?

Lurean ouvrit la marche, connaissant à fond la forêt.

De grands chênes et des ormes faisaient un ombrage épais; puis, après une clairière, la forêt changea d'aspect. Il marchèrent à travers des taillis de chênes, longèrent des plants épineux d'acacias. Les dames suivaient les chemins, et on les attendait à la sortie des taillis. Ils longèrent ensuite une allée de pins, marchant sans bruit sur un lit d'épines sèches, où s'étonnait toute verdure; puis ils retournèrent sous une haute futaie. Et ces alternances, cette variété infinie faisaient la beauté des bois. Marthe admirait les poussées magnifiques des grands chênes pareils à des colonnes, les trous percés de la cime des acacias qui s'entrechoquaient dans la perspective, les bouquets d'un blanc d'argent, qui jetaient, çà et là, comme une lumière dans les bois.

Du soleil, à des intervalles, tombait en gouttelettes errantes ou allumait au loin une nappes éclatante. Des vies invisibles fourmillaient et bruisaient à l'infini; le cri d'un geai passait de loin en loin au-dessus de leurs têtes, ou quelque corbeau

croissait, passant à tire d'aile. Ils s'arrêtaient devant des nids de fourmis dressés en cônes énormes, froissés de cordes noires, leurs pas, évitèrent des troncs. Edmée se dévalait de ne pas trouver de fraises. Le temps avait été trop sec depuis des mois; et, de même, il n'y avait pas non plus de champignons.

Et, tout à coup, ils eurent une surprise. Ils arrivaient à une région presque nue où seuls poussaient, parmi quelques bouquets, de grands geucts. Et des lapins, par un, par deux, détalèrent subitement. On suivait un moment leurs crochets, aux intervalles des touffes d'arbustes, puis ils disparaissaient. Et autour d'eux, partout, ils découvraient des terriers. Parfois, dans une nouvelle excavation, plusieurs s'ouvraient côte à côte. La plupart des bouquets étaient morts, les racines mangées, l'hiver, par les bêtes, ou rompus par leurs galeries souterraines. Ils marchaient dans un terrain de mousse craquantes et sèches, d'herbes brûlées par le soleil; et, dans des parties plus abritées, des bryères poussaient en touffes hautes et larges, couvertes de fleurs.

Ensemblement, une similitude d'impressions avait rapproché Albert et Marthe. Elle, après une sensation de vie plus intense, éveillée au souffle frais de la forêt, se sentait prise d'une douceur infinie. Elle avait cueilli